

Albert Londres sacré

HISTOIRE 1914, 21 septembre, la cathédrale de Reims est bombardée. L'article que publie « Le Matin » en première page fonde la légende d'Albert Londres et marque le prestige croissant des grands reporters

LES GRANDES HEURES DE LA PRESSE (7/17)

Ce feuilleton, publié par la revue « L'Histoire » (2009 à 2012), est reparu en 2019 chez Champs-Flammarion. Signé par l'historien, ancien ministre, ex-président de la BNF et de Radio-France Jean-Noël Jeanneney, il fait revivre la saga séculaire du quatrième pouvoir en France

Jean-Noël Jeanneney

La signature est encore inconnue mais bientôt ne le sera plus : Albert Londres, 30 ans, chroniqueur parlementaire, mué, compte tenu des circonstances, en envoyé spécial sur le front, a réussi, au mépris de toute autorisation de l'état-major, à gagner Reims, tout proche de la ligne de front qui, après la bataille de la Mame, est en passe de se fixer. En train, puis à bicyclette, accompagné seulement d'un photographe, il a gagné le cœur de la ville et il a été le témoin des obus tombant sur la cathédrale.

Son article paraît en première page du « Matin », l'un des « quatre grands » de la presse populaire, le 21 septembre 1914 : « C'était la moins abîmée de France. Rien que pour elle on se serait fait catholique. Ses tours montaient si bien qu'elles ne s'arrêtaient pas où finissait la pierre. On les suivait au-delà d'elles-mêmes, jusqu'au moment où elles entraient dans le ciel [...]. C'était la majesté religieuse descendue sur la Terre... »

« Cette fois, ils la tenaient »

Près d'elle, les deux hommes ont veillé toute la nuit : « Des sifflements, qui ressemblaient à ceux d'une sirène dont le son serait aiguisé, coupant et rapide, virevoltèrent au-dessus de nous. [...] C'était le début. Ils avaient rectifié. Cette fois, ils la tenaient. Nous n'avons plus compté les coups. Ils tombaient sans relâche. Nous avons quitté le porche et nous sommes allés dans la rue, en face, à cent mètres. Nous regardions la cathédrale. Dix minutes après, nous vîmes tomber la première pierre. C'était le 19 septembre 1914, à 7 h 25 du matin... » [1].

La guerre est le premier des théâtres où, depuis le XIX^e siècle, le grand reporter aime à se mettre en chasse et où son talent s'exalte. Sa popularité s'enracine dans son courage physique et dans sa capacité à échapper à l'emprise que cherchent à lui imposer les autorités militaires. Durant les guerres coloniales britanniques, un grand chef, le maréchal Wolseley, avait expliqué que l'envoyé spécial aux armées était, lorsqu'il n'était pas embrigadé (nous disons embedded), la malédiction de celles-ci, par le trouble qu'il pouvait jeter dans l'opinion des civils. Au fil de sa biographie d'Albert

Londres, Pierre Assouline raconte le mot d'un général s'écriant devant celui-ci et quelques-uns de ses confrères : « Je sais, Messieurs, que les gens de votre métier sont régulièrement là où ils ne devraient pas être ». Un temps, puis : « Et c'est d'ailleurs pourquoi nous lisons les journaux... »

Le talent... et la mythologie

Ce n'est pas seulement le talent de plume d'Albert Londres, son mépris du danger, l'acuité de son regard qui l'installent au premier rang parmi les grands reporters de la Grande Guerre et leurs successeurs _ les Jacques Dhur, André Tudesq, Joseph Kessel, Édouard Helsey, Andrée Violis, Henri Béraud qui inventa, pour désigner sa profession, la jolie formule du « flâneur salarié ». C'est aussi la mythologie qu'a su créer et entretenir son sens des relations publiques et qui en a fait bientôt un modèle archétypal : depuis 1933 un prix qui porte son nom récompense chaque année les reporters les plus valeureux.

Albert Londres aimait à dire qu'il existe deux catégories parmi les humains : ceux qui ont des meubles et ceux qui ont des valises... Ne jamais se laisser engluier dans le ba-

« Nous regardions la cathédrale de Reims, et nous vîmes tomber la première pierre, c'était le 19 septembre à 7 h 25 du matin »

nal des existences ordinaires, se montrer toujours prêt à tous les départs avec, si possible, une femme dans chaque port, fréquenter le monde entier parmi les hasards de l'audace et de la folie, ouvrir grands les yeux sur les contrastes de la beauté et de l'ignominie, du vice et de la vertu, de la barbarie et de la générosité, rêver parfois à améliorer par son influence les situations qu'on décrit, entraîner derrière soi un public fervent, être intensément passionné au départ et agréablement célébré au retour, voilà bien de quoi sont tissées, en ces temps-là et parfois encore aujourd'hui, la séduction et la popularité des grands reporters.

De Cayenne à Shanghai

Albert Londres, après son sacre de Reims, n'a jamais manqué de grands sujets : du bagne de Cayenne qu'il contribua à faire fermer, jusqu'aux « forçats du Tour de France », de la Russie des soviets à la Chine en soubresauts, du djebel Druze en Syrie à La Mecque, des asiles de fous à la traite des blanches, jusqu'à cet ultime, mystérieux et fatal reportage qui l'amena à Shanghai et le fit périr dans l'incendie du paquebot qui le reconduisait en France, le 16 mai 1932 : drame final comme sceau



« Notre rôle n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie » : citation la plus connue d'Albert Londres. ARCHIVES « SUD OUEST »

Londres aimait à dire qu'il y avait deux catégories d'hommes : ceux qui ont des meubles et ceux qui ont des valises

part Albert Londres, dans son édition du 5 octobre 1914 : « Le Cosaque n'a pas de peine à transpercer plusieurs Hongrois à la file, autant que le bois de la lance peut en contenir, et ensuite il jette toute la brochette ainsi enfilée... »

Des journalistes écartelés

Bien sûr, il est facile de jouer les esprits forts, dans le confort d'un calme rétrospectif, pour distribuer des mauvais points à des journalistes écartelés entre leur patriotisme angoissé et leur souci professionnel de la vérité _ dont quelqu'un a dit que c'était « la première victime de la guerre ». Mais quoi qu'il en soit, la confiance faite au talent et à la capacité de convaincre des plus brillants des envoyés spéciaux n'a pas pu compenser les conséquences graves qu'eurent les mensonges

patriotiques sur l'autorité des journaux dans leur ensemble.

Les combattants, d'abord, qui pouvaient, sur le terrain, ironiser sur les cocoricos de l'arrière en sachant ce qu'il en était de la guerre vécue, puis la population toute entière bientôt vaccinée, la guerre se prolongeant, contre les rodomontades répétées sur « la victoire à portée de la main », ressentirent progressivement une défiance profonde envers la pertinence et la sincérité de la presse. Cette défiance, vouée à être durable, a pesé sur le fonctionnement même de la démocratie au cours des temps ultérieurs. D'autant plus que la prise de conscience de la vénalité des journaux, de leur corruption en profondeur, était faite pour renforcer le processus de cet inquiétant discrédit.

(1) Pierre Assouline ouvre sur cet épisode fameux sa biographie du journaliste : « Albert Londres, vie et mort d'un grand reporter », Balland, 1989. « Le Sacre d'Albert Londres », L'Histoire n° 350, février 2010. www.lhistoire.fr/les-grandes-heures-de-la-presse/le-sacre-dalbert-londres

> À lire demain dans « Sud Ouest Dimanche » : Maurras appelle l'assassin.